

Refus ou indifférence ?

La langue du voisin : un paradoxe du franco-allemand

Hans Herth*

*Hans Herth est sociologue et président de la Fédération des Associations franco-allemandes pour l'Europe (FAFA).

L'apparente symétrie de l'énorme recul du nombre des élèves de français en Allemagne et d'allemand en France ne cesse d'interroger. La "demande sociale" traditionnelle de l'allemand en France et du français en Allemagne a disparu des écrans radars. Warum et pourquoi ? Au delà des apparences, les statistiques sont-elles vraiment comparables et les raisons similaires ? Ou bien ne serait-ce qu'une coïncidence qui masque deux réalités et deux causalités différentes ? Les deux pays ont-ils le même rapport aux langues étrangères, aux langues européennes, voire à la leur propre ?

Le duo franco-allemand est plus structuré que jamais, tant au plan institutionnel qu'économique - au point d'être un cas unique dans l'Histoire et d'étonner le monde - et on pouvait espérer que de chaque côté du Rhin la "langue du voisin" fût l'objet d'une attention et d'un engouement particuliers.

De fait, quoiqu'on en dise, on a déployé bien des efforts et beaucoup d'imagination tant pour la promotion que pour l'organisation des conditions favorables à l'enseignement de la langue du voisin. Mais le résultat est décevant, voire désespérant. Les deux sociétés civiles deviendraient-elles indifférentes l'une à l'autre ? Cette question taraude bien des acteurs associatifs du franco-allemand. La chute de l'attrait et de l'apprentissage de la "langue du voisin" serait alors la conséquence d'un fossé franco-allemand qui se creuse comme l'usure naturelle des sentiments dans un vieux couple.

La symétrie semble totale : l'anglais est devenu partout une matière basique et obligatoire à l'instar des mathématiques, de la physique-chimie ou de la gymnastique. Et à côté de l'anglais - plus vraiment "étranger" - l'espagnol est devenu en quelque sorte la première des langues étrangères vraiment étrangère. Autrement dit, avec l'anglais obligatoire les Européens sont appelés à devenir quasiment bilingues dès le début de la scolarisation. D'où une nouvelle constellation de l'apprentissage des langues : deux langues non étrangères - langue maternelle + anglais - et une langue étrangère, de préférence mondiale, la plus "fun" possible (l'espagnol) ou la plus prometteuse d'avenir à long terme (le chinois par exemple).

Cette familiarité avec l'anglais semble plus facile en Allemagne puisque la langue de Shakespeare est une cousine proche de l'allemand. Mais les Français ont eux aussi un avantage non négligeable : les deux tiers du vocabulaire anglo-saxon est "normand", issu de l'importation normannique du français. Au reste, dans les deux pays tout comme dans le monde entier, l'exposition quotidienne à l'anglais est quasi-permanente, surtout pour les jeunes : de la "culture rock" au maniement de l'ordinateur, en passant par les jeux et les "comics", l'anglais est partout, y compris dans les signalétiques touristiques et les usages publicitaires. Nul n'y échappe et nul ne saurait vraiment ni le contester, ni être crédible à vouloir y changer quelque chose.

Dès lors, l'alternative des parents - allemand ou anglais ici et français ou anglais là - au moment de l'inscription des enfants en début du secondaire est devenue d'autant plus théorique que l'anglais jouit d'un quasi monopole au primaire (1). La seule alternative restante se situe au niveau du choix de la LV2 - allemand-espagnol ici, français-espagnol là - et elle est désormais du ressort des adolescents au moment où ils commencent à gérer leur scolarité eux-mêmes, en relative autonomie.

Et là s'arrête la symétrie : les statuts de l'espagnol face au français en Allemagne et face à l'allemand en France ne sont pas tout à fait comparables. Par exemple : le français n'est pas concurrencé de la même manière et aussi intensément en Allemagne où le latin semble reprendre du poil de la bête.

Ainsi, pour les jeunes Allemands, le français est une branche de la romanistique et le choix s'opère sur une palette latine "français-espagnol-latin". Mais, face au latin, le français fait moins sérieux, moins basique et face à l'espagnol il a une image de langue soit trop "féminine" (certains élèves usent même de termes plus machistes encore), soit trop dense parce que réputée être portée par des professeurs

trop exigeants. Dans un contexte scolaire notoirement plus "cool" qu'en France, l'intransigeance du maître passe mal.

Du côté des jeunes Français, on ne retrouve pas une telle constellation : il n'y a qu'un face à face allemand-espagnol. L'allemand y apparaît d'emblée comme une langue vraiment et radicalement étrangère (et sa proximité avec l'anglais n'est pas perçue). L'espagnol par contre se situe dans une inter-compréhension naturelle qui fait espérer un allègement des apprentissages nécessaires pour affronter le bac. L'espagnol est un choix d'économie des apprentissages, une sorte d'impasse sur l'apprentissage d'une langue face à l'inflation des contenus à assimiler. Le combat est donc bien plus inégal que dans le cas du trio allemand latin-français-espagnol.

Pour revenir au chapitre des symétries apparentes entre la France et l'Allemagne, on peut aussi mentionner une convergence globale au niveau des attentes vis-à-vis de l'enseignement et de ses performances. Il s'agit d'ailleurs d'un phénomène mondial qui dépasse le cadre franco-allemand : la "massification" des formations secondaires et supérieures a changé notre rapport à la Culture (ou la Kultur) et, par conséquent aux langues et leur apprentissage.

Dans le système élitiste du passé, apprendre une ou deux langues étrangères ne relevait pas d'une conception utilitariste. On acceptait que le véritable apprentissage de la langue se fasse hors de l'école, si le besoin d'en parler une était établi. A l'école on ne faisait qu'apprendre à apprendre : on exerçait et affinait son intelligence avec l'apprentissage linguistique et on explorait la culture européenne à l'aide tantôt de la langue de Shakespeare, tantôt de celle de Goethe. L'allemand bénéficiait même de l'image d'une sorte de latin moderne. Allemand et latin se complétaient et, si possible, mieux encore avec du grec ancien. Telle était la voie royale de la culture humaniste. Mieux ! Quand celle-ci n'excluait pas les disciplines dures des mathématiques et des sciences exactes, la voie se faisait impériale. Dans ce contexte, le français disposait en Allemagne et au sein de la romanistique d'un atout majeur : la production culturelle française considérée comme fondamentale à la culture européenne. De la même manière, avant la tragédie du Nazisme, les Français plaçaient la culture allemande sur un piédestal tout aussi élevé. Les deux pays pouvaient se battre à mort, le respect mutuel de la culture de l'autre n'en était pas moins inébranlable et dépassait tous les clivages et tous les clichés haineux.

Bref, on apprenait une autre langue d'abord pour maîtriser la matière grammaticale en la relativisant, ensuite pour pénétrer dans la sphère culturelle indispensable à une tête bien faite, et tant mieux si cela permettait d'apprendre ces langues étrangères plus tard, dans la suite de sa vie intellectuelle ou professionnelle.

Il va de soi qu'à ce niveau d'exigence culturelle, la pratique écrite de la langue l'emportait largement sur son oralité.

Mais, dans le sillage de la démocratisation du secondaire, la diminution de l'aura intellectuelle du bachelier va de pair avec une nouvelle exigence, celle d'une opérationnalité immédiate des savoirs à distribuer et à assimiler. La formation secondaire est de plus en plus appréhendée comme une antichambre de la formation professionnelle avec des contenus cognitifs applicables dès le premier "job", voire même au cours des stages d'initiation à l'entreprise.

De là est née une formulation nouvelle des objectifs de l'apprentissage des langues : il faudrait "maîtriser" au moins les rudiments de deux langues étrangères à l'issue de sa scolarité. Rares sont ceux qui s'interrogent sur cette utopie. Or, cette exigence sociale pèse fortement sur l'image des langues : il faudrait donc privilégier une langue utile au "vivre ensemble mondial" qui, nécessairement, sera plus facile à acquérir, si possible le plus vite possible. Exit l'allemand, tant il est chargé d'une image contraire.

Cette évolution est renforcée par une seconde démocratisation, à savoir celle de la mondialisation de la vie quotidienne elle-même, tant touristique que professionnelle. L'anglais apparaît ainsi incontournable en toutes circonstances au point que la maîtrise du "globish" - très éloigné de la maîtrise du vrai et bel anglais - apparaisse comme la norme. Cette légitimation de facto du *globish* est l'indicateur de cette nouvelle façon de voir l'outil langue. Partout on semble avoir voulu oublier l'ancienne priorité culturelle pour ne plus voir que l'outil de communication, au point que même le CECRL (le Cadre européen commun de référence pour les langues vivantes) soit construit sur la notion de langue de communication. Il ne s'agit pas de trancher un débat, mais simplement de constater (et regretter) que les deux perspectives loin de s'additionner tendent à s'exclure plus ou moins fortement.

Dans l'optique de cette nouvelle idéologie de la langue vivante étrangère, tant en Allemagne qu'en France, l'Anglais se place donc forcément - de facto - en langue étrangère principale en reléguant les autres dans une catégorie d'apprentissages plus ou moins gratuits, accessoires ou très spécialisés comme valeur ajoutée d'un curriculum vitae.

Bref, de plus en plus souvent, dire bilingue, c'est penser langue maternelle + anglais.

Il est vrai que cette optique utilitariste procède d'une histoire plus longue en Allemagne qu'en France. Cela explique d'ailleurs, pour partie, cette idée française profondément ancrée : "Pourquoi apprendre l'allemand ?... Les Allemands parlent tous anglais, non ?". En effet, les Allemands ont l'oeil rivé sur un horizon loin au delà des frontières tant régionales que nationales : tradition du recours à l'exil pour compenser la pression démographique, recherche de débouchés lointains pour leurs productions industrielles, passage obligatoire aussi par l'exil temporaire au service armé ou technique des puissantes aristocraties méditerranéennes et françaises, toute l'histoire de l'Europe centrale et du Nord est tramée des échappées vers l'étranger, avec le culte nécessaire d'un exotisme du lointain. Cela fonctionne depuis la plus haute antiquité.

Dès lors l'idée d'une nécessité de parler une autre langue que la sienne propre s'impose comme une évidence indiscutable fermement ancrée dans l'imaginaire national. Qui plus est, la distanciation à sa propre langue est renforcée par une autre évidence quotidienne : celle d'une coexistence intime de deux niveaux linguistiques internes à sa propre culture, celle du parler local et régional maternel à côté de la langue écrite de la culture, du droit et de la religion.

A cette dialectique entre l'horizon du commerce au long cours et l'intimité de la *Heimat*, s'est surajouté à plusieurs reprises le mythe de la liberté retrouvée tantôt sur la terre promise d'outre-Atlantique, tantôt avec la vie "*wie Gott in Frankreich*". Pour nombre de générations allemandes parler anglais était une assurance de survie loin de l'arbitraire féodal et absolutiste. Dans les années de plomb d'après guerre, lire Camus en version originale était aussi une porte entrouverte pour une alternative de vie plus décontractée dans le Midi français. On aimerait oser l'hypothèse que le frémissement actuel de l'allemand en France participe d'un petit mouvement similaire en sens contraire pour s'ouvrir la voie vers la "coolitude" berlinoise.

L'espagnol des jeunes Allemands, lui aussi, participe de cet attrait du lointain, en l'occurrence de l'Amérique du Sud, autre terre promise du rêve allemand. Ainsi l'anglais comme l'espagnol se nourrissent-ils des nostalgies allemandes pour la *Ferne* et autorisent à "*in die Ferne segeln*" (2).

Peut-être peut-on encore expliquer, au delà des auras économique, romantique et politique des langues anglaise, française et espagnole en Allemagne, l'attrait global pour la pratique des langues par le vécu scolaire où une pédagogie plus ouverte atténue la douleur des mises en échec auxquelles les jeunes Français sont plus souvent exposés : non seulement l'élève allemand parle plus en classe, mais encore il parle beaucoup en groupes d'élèves, entre élèves sous la modération du professeur de langues.

Certains ajouteront que la langue allemande, moins que le slave, mais plus que le française, ouvre l'oreille à une bande plus large de perception des sons phonétiques.

Toutes ces observations et spéculations confortent l'hypothèse d'une plus grande appétence des Allemands pour les langues étrangères qui déterminent leur choix des langues, ainsi que leur désir d'être plus performants dans la pratique d'une autre langue.

Mais, à côté de toutes ces motivations comparées, il existe aussi des freins semble-t-il plus puissants en France qu'en Allemagne pour s'ouvrir aux autres langues. Les Allemands, concentrés dans des espaces aux frontières trop proches, sont moins effrayés par l'étrangeté des autres sociétés, que les Français, à l'aise dans leur hexagone et qui voient d'autant plus l'étrangeté de l'étranger qu'ils ressentent moins la nécessité de négocier avec lui. De leur expérience historique les Français tirent la conviction intime d'une sorte de supériorité de leur langue. Qui plus est, le centralisme a conduit l'Etat français à décréter dès la Renaissance l'unicité du français sur son territoire et à y nier la diversité linguistique. Aujourd'hui encore l'Etat français est dans l'incapacité de ratifier la Charte européenne des langues régionales.

Ce culte de sa propre langue a pour corollaire un drôle de principe (ou de préjugé) très courant : apprendre deux langues, c'est n'en apprendre aucune correctement. Ce principe se prolonge jusque dans la suspicion du refus à adhérer aux valeurs de la République : parler la langue de sa famille étrangère est un pas de trop vers le monde vénéneux du communautarisme. A la limite d'une diabol-

sation larvée, le bilinguisme n'a pas de prestige en soi et seul le degré de fluidité acquise par tel ou tel individu dans une autre langue étrangère saurait être objet d'estime ou d'admiration.

A la décharge des Français, ils entretiennent peut-être un rapport difficile avec leur propre langue, tant il est vrai que, issu d'une évolution dialectale du latin, le sens profond des mots leur échappe à moins d'être des latinistes chevronnés. Est-ce cette difficulté à bien comprendre sa propre langue qui explique que chaque foyer français dispose d'un Petit Larousse (ou d'un Petit Robert) quand les Allemands se contentent du seul Duden, dictionnaire basique orthographique sans définitions ?

Les Allemands, pour leur part, se nomment "Deutsch". Le mot vient du vieux germanique et signifie les "milliers", sous-entendu la masse populaire qui, contrairement aux Aristocrates romanisés, ne parlait pas le latin. Les Allemands se souviendraient-ils d'avoir été assimilés à des rustres tant qu'ils ne parlaient pas une autre langue ?

(1) Le dispositif de classes bi-langues qui permet de commencer dès la 6e les deux langues vivantes du secondaire a permis de freiner la chute de l'allemand, mais à un niveau déjà si bas que dans nombre d'établissements on est loin d'atteindre le taux national moyen des 15 % de germanistes

(2) Le marin mythique du Français est un pêcheur qui rentre au port le soir ou, au plus tard, après avoir écumé les côtes d'Islande ou les eaux baleinières. Dans les mythes allemands, le marin s'embarque sur un voilier avec son seul baluchon et vit ses aventures à Santiago du Chili et dans la "Südsee". Le pêcheur français parle breton, le marin de Hambourg parle l'anglais.